

# La règle tordue

par

H. Erdal Yalt

Traduction de

Ara Kebapcioglu

Le Père Ibrahim, épicier de son état, attendait la sonnerie de l'école avec impatience. Il s'approcha de la vitrine en se frottant les mains. Il passa en revue tout ce qu'elle contenait. Les articles de bureau qu'il avait époussetés avec soin étaient bien rangés. Apparemment, tout était bien à sa place. C'était la rentrée des classes et il attendait ce jour avec impatience depuis des semaines, voire des mois. Bientôt, il entendrait la cloche sonner et les élèves de l'école située en face de son petit magasin passeraient en courant la grille grande ouverte par le gardien. Il passa derrière le comptoir. Les enfants devaient le voir à cet endroit en entrant dans le magasin. En prenant une mine sérieuse, il dit : « que veux-tu mon enfant ? »

Il venait de parler tout seul. En prenant de l'âge, il développait de nouvelles manies, et son habitude déjà présente de « parler à haute voix » prenait de l'ampleur.

Il pensa que les gens qui parlent tout seuls se font traiter de fous. Il tenta de se concentrer sur les articles qu'il avait alignés sur le comptoir. Crayons, gommes, règles, taille-crayons se suivaient régulièrement. Sa période préférée de l'année était la rentrée des classes. Lui-même n'était jamais allé à l'école. Il n'y avait pas d'école dans sa commune de naissance. Grâce à l'imam du village voisin, il avait appris les rudiments de la lecture et du calcul. Arrivé dans la grande ville à quinze

ans, il avait eu beaucoup de difficultés mais, à la force de son poignet et après avoir trempé dans différents métiers, il avait pu acquérir une épicerie. Cela faisait plus de dix ans qu'il était épicier. On ne pouvait pas dire que les affaires étaient toujours florissantes, mais, grâce à Dieu, il s'était bien débrouillé jusque-là. Voici quatre mois, il avait pu transférer son épicerie dans un bon quartier, dans une rue où se trouvait une école primaire. Désormais, il pouvait espérer un meilleur chiffre d'affaires. Il était difficile de faire correctement ce métier sans vendre d'alcool. Sa vraie vocation était plutôt le métier de papetier, mais comment trouver assez d'argent ? « En plus, il faut installer sa papeterie sur la rue principale pour bien travailler », se dit-il tout haut.

Voilà, il venait encore de parler tout haut. Il toussota sans raison. Il tenta de couvrir ses soliloques par la toux pour qu'on ne le traite pas de fou...

Il sortit de sa poche sa montre pour regarder l'heure. Le bracelet s'était usé et il n'avait pas eu le temps de le remplacer. Il n'arrivait pas à abandonner le magasin pour faire la moindre course... Et cette cloche qui ne sonnait toujours pas. Pourtant, c'était bien l'heure d'après sa montre.

Soudain, ça lui revint à l'esprit : La veille, il avait été témoin d'une conversation entre deux clientes qui avaient des enfants. Elles faisaient état d'un changement dans l'horaire. Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Vu comme ça, il allait devoir patienter encore dix minutes.

Pour passer le temps, il tâta les objets posés sur le comptoir pour mieux les aligner. Il était fier de ses articles de papeterie. Dans son enfance, il n'en avait jamais eu, vu qu'il n'était jamais allé à l'école. Il avait juste un crayon offert par l'imam. Il le protégeait comme la pupille de son œil. Il était terrorisé par l'idée de le perdre ou qu'un copain le lui chope. Une fois, quand Hüseyin avait fait semblant de l'enfoncer dans le mur et en avait cassé la pointe, il avait eu du mal à se retenir et ne pas éborgner son copain.

Bientôt, une horde d'enfants allait se précipiter dans son magasin pour acheter des articles de papeterie avec l'argent de poche reçu de leurs parents. Une

fois de plus, il n'a pu se maîtriser et murmura tout seul : « que te faut-il mon enfant ? »

Il pensa que les enfants allaient s'engouffrer dans le magasin comme une nuée de sauterelles. Il n'aurait probablement pas le temps de prononcer les phrases qu'il ne cessait de répéter tout seul; les enfants allaient s'arracher les objets exposés sur le comptoir et repartir. Il pensa soudain à vérifier sa monnaie et jeta un coup d'œil dans le tiroir. Pourquoi les parents ne pensaient jamais à donner à leurs enfants de la monnaie plutôt que des billets ?

Une fois de plus, il vérifia l'heure. Il restait moins de trois minutes. Il pensa à la papeterie de luxe de la rue principale. Là aussi, le commerçant devait attendre l'invasion des écoliers. L'épicier savait que son voisin de la rue principale lui en voulait. Une fois, il était venu lui dire sur un ton mi-sérieux : « un épicier ne doit pas vendre des articles de papeterie, ça te plairait que je vende du pain ? »

Il commença à faire les cent pas dans sa boutique. Plus le temps passait, plus il s'impatientait et attendait la cloche de récréation. Il se dit : « je vais jeter un coup d'œil à ces règles », sans se soucier de la reprise des soliloques. Il les prit en main les unes après les autres. Il avait découvert les règles en arrivant en ville. Il regardait son premier employeur, un ébéniste, utiliser une règle pour tracer une ligne droite sur le papier ou sur une planche. La droite qui en résultait était régulière comme la lame du rasoir. Une règle, c'était magique. « Mais, qu'est-ce que c'est que ça ? » Une des règles semblait moins droite que les autres. Il la prit en main et l'examina de près. Il la tint devant l'œil comme si il visait avec un fusil. Mais oui, cette règle était tordue ! « Une règle tordue, ça ne doit pas exister ! » se dit-il. C'est à ce moment précis que la cloche se mit à sonner. Moins de dix secondes plus tard, l'armée d'écoliers se mit à se déverser dans la rue par la grille grande ouverte en se bousculant. Certains d'entre eux ne pouvaient pas patienter et passaient par-dessus le mur.

Ibrahim l'épicier jeta précipitamment la règle parmi les autres.

\* \* \*

Selon vous, quel est le plus grand moment dans la vie d'une règle ? Par « vie », nous voulons dire l'existence depuis la fabrication, puis l'utilisation, et enfin le moment où elle se casse ou elle est jetée pour cause de vétusté.

Pensez-vous que ce soit le moment de sa fabrication?..

Ou bien, l'instant de sa première utilisation pour tracer une ligne?..

Aucune de ceux-là. Le plus grand moment dans la vie d'une règle, c'est le moment où elle est vendue (le moment où elle trouve son propriétaire). Le héros de notre histoire, ce double-décimètre en bois, était donc en train d'attendre ce moment de son existence. Lui et ses semblables sortis du même atelier étaient alignés sur le comptoir. Ils étaient disposés en rang d'oignons comme une brigade militaire.

Il en avait bavé avant d'en arriver là... D'abord la torture avec la scie électrique, puis le perçage du trou à un bout. Il semblait que ce trou soit nécessaire pour accrocher la règle à un clou. La règle avait entendu tout cela en écoutant les apprentis. Elle n'avait pas d'oreilles, certes, mais d'une manière ou d'une autre, elle l'avait entendu... Après la torture était arrivé le moment du maquillage. On les avait peintes en blanc sur un côté, puis imprimé des nombres de zéro à vingt. Enfin, une fois vernies et elles étaient devenues vraiment élégantes. Leur excitation était à son comble quand, rangées dans des boîtes, elles avaient entamé un voyage.

Après le voyage effectué avec ses sœurs (ses semblables), elle avait attendu un certain temps dans la boîte. Finalement, une fois la boîte ouverte et le double-décimètre sorti de l'obscurité, il avait réalisé qu'il se trouvait dans un magasin. Le plus grand moment de sa vie, celui de sa vente, était donc proche.

La règle mit à attendre son acheteur avec émotion. L'heure devait être proche, car le propriétaire du magasin n'arrêtait pas de les ranger nerveusement. Il l'avait même prise en main, elle, et prononcé le mot « tordu ». Mais que voulait dire ce mot, « tordu ». Bref, l'important n'était-il pas d'être vendu (de trouver un propriétaire ? Qui serait son acheteur ?

\* \* \*

Mehmet, qui venait de passer en CE2, n'arrivait pas à détacher ses yeux de la grande aiguille de l'horloge accrochée au-dessus du tableau noir et attendait avec impatience la sonnerie de la cloche. Il devait franchir la distance le séparant de la porte en un minimum de temps dès qu'il serait l'heure. Sinon, les premiers à se lever allaient s'entasser derrière la porte et lui serait retardé. Lui, qui devait se précipiter dans le magasin situé en face de l'école et acheter ses fournitures scolaires.

Enfin, la cloche retentit. Il réussit à atteindre la porte avant que les filles du premier rang aient eu le temps de boucher les allées. Une fois dans le couloir, il courut de toute sa force, mais il y avait plus rapide que lui. Il descendit les marches de l'escalier quatre par quatre. Sorti dans le jardin, il accéléra sa course. Mais arrivé près de la grille, il fut pris d'une déception. Les enfants venant des classes du rez-de-chaussée avaient pris d'assaut la sortie. Il tenta de fendre la foule, mais un peu chétif, il ne put s'imposer. Certains passaient par-dessus le mur, mais là aussi, il n'était pas assez fort... Il se résigna à se mêler à la foule qui sortait au petit pas. Arrivé devant l'épicerie, il fut, une fois de plus, déçu. Les enfants plus raides que lui remplissaient la petite boutique. Mehmet était obligé de faire la queue devant la porte d'entrée pour attendre que les premiers venus aient fini de faire leurs achats.

Pourtant, il savait bien que sur la grande rue, il y avait une vraie papeterie, mais elle était située dans le sens opposé au chemin de retour chez lui. De plus, elle se trouvait sur le trottoir d'en face et sa mère lui avait interdit de traverser seul l'avenue.

A l'intérieur, le brouhaha battait son plein. Il jeta un coup d'œil à travers la vitrine. Chacun prenait un objet sur le comptoir et tendait à l'épicier l'argent en demandant « M'sieur, combien ? », « est-ce une gomme pour encre ? » ou bien « avez-vous des doubles-décimètres ? ». L'épicier, complètement dépassé, tâchait de répondre tout en rendant la monnaie... Cette tornade dura vingt bonnes minutes. Quand l'intérieur du magasin lui sembla se calmer, Mehmet s'y engouffra. Les fournitures posées sur le comptoir avaient été raflées. Il s'empara d'une gomme, puis aperçut un superbe taille-crayon en forme d'automobile et le prit aussi. Sur le

comptoir, il ne restait plus qu'une seule règle. Il se souvint de la liste de fournitures à acheter que la maîtresse leur avait dictée avant la fin de la classe. Elle avait dit, « vous devez aussi avoir un double-décimètre ».

Il montra ce qu'il avait en main à l'épicier : « combien ? ». Le commerçant, essoufflé et fatigué comme après un marathon, jeta un regard aux objets que tenait l'enfant, et fit ses comptes d'une main tremblante. « Onze livres soixante-quinze ». Mehmet lui tendit le billet de dix livres qu'il avait en main.

L'épicier, qui était à bout de force et devait ménager les bribes de patience qui lui restaient, répondit un peu agacé : « mais mon enfant, je t'ai dit, onze livres et soixante-quinze piastres ! ». Il regretta aussitôt d'avoir prononcé ces paroles sur un ton si sévère. Il pouvait lire l'expression d'étonnement et de tristesse dans les yeux de l'enfant. Il adoucit le ton de sa voix et reprit avec un sourire : « regarde, mon enfant ce que tu souhaites acheter dépasse les dix livres que tu me proposes. Il faut que te renonces soit au taille-crayon, soit au double-décimètre ». L'étonnement restait figé sur le visage de l'enfant. Dix livres, une somme, ne suffisaient pas à acheter ces trois malheureux articles... En bégayant, il reposa sa question : « combien pour tout ça ? ». Il n'arrivait pas à y croire. L'épicier, pour ne pas effrayer l'enfant à nouveau, lui redit avec une patience renforcée le prix respectif de la gomme, du taille-crayon et du double-décimètre. L'enfant, après avoir réfléchi, reposa la gomme sur le comptoir et tendit à nouveau le billet de dix vers l'homme. Ce dernier se dit « patience ! » intérieurement ; cette fois-ci, il avait réussi à rester muet.

« Regarde, mon enfant, cette gomme vaut soixante-quinze piastres. La règle coûte trois livres cinquante, et le taille-crayon est cher, il fait sept livres cinquante. Tu dois renoncer soit à la règle, soit au taille-crayon. Tu n'as pas d'autre solution ».

L'enfant avait enfin compris. Après une petite réflexion, il reprit la gomme et remit le double-décimètre sur le comptoir. L'épicier dit : « voilà, comme ça, c'est possible ! » en lui rendant la monnaie sur dix livres. L'enfant réfléchissait encore. Il regardait le beau taille-crayon en forme d'automobile qu'il tenait dans sa main. Comme il était beau. Si Aysel le voyait, elle le trouverait beau, aussi. Il avait essayé

de nombreux trucs pour qu'elle lui adresse la parole l'an dernier, mais en vain. Il pouvait même lui faire cadeau du taille-crayon, mais... non, ce n'était pas possible. Il ne pouvait pas offrir son taille-crayon à Aysel. Sa mère lui demanderait des comptes : « qu'as-tu fait de l'argent ? ».

Soudain, il se souvint de ce qu'avait dit la maîtresse. Le lendemain, il allait demander à tous de lui montrer leurs doubles-décimètres. A contrecœur, il reposa le taille-crayon sur le comptoir et reprit la règle. L'épicier, comprenant l'embarras de l'enfant, ne dit rien, rouvrit le tiroir et lui rendit la différence.

\* \* \*

Le lendemain, la première heure fut calme. Après la récréation, les enfants retournèrent successivement à leur place. Aussitôt après, ils ouvrirent leur cartable et sortirent cahiers, crayons, gommes et règles puis les alignèrent sur leur pupitre. Ils attendaient ce moment depuis leur première heure. Ils allaient avoir leur cours de géométrie, et la maîtresse avait prévenu qu'elle allait faire un contrôle des fournitures. En essayant de crier le plus fort possible, elle essaya de couvrir le brouhaha des enfants. « Vous souvenez-vous que l'année dernière, nous avons appris ce que sont une ligne, une droite ? Aujourd'hui, nous allons apprendre à tracer des droites et des figures géométriques ». Puis, en montrant une règle qu'elle tenait dans la main, elle demanda : « est-ce que chacun s'est acheté un double-décimètre ? ». Les enfants montrèrent le leur au bout de leur bras tendu en l'air. Les filles en avaient un à peu près présentable, sans exception. Parmi les garçons, quatre ou cinq n'en avaient pas. Certains l'avaient oublié à la maison, d'autres n'avaient pas pu en acheter, faute d'argent.

« Bien, dit la maîtresse. Baissez vos bras. Posez vos règles sur le pupitre. Ceux qui n'en ont pas emprunteront celui du voisin quand nous tracerons des droites ».

Mehmet loucha vers ses voisins : ils avaient tous (chaqu'un) une règle. Il n'avait pas l'intention de prêter la sienne. Il l'aurait bien prêtée à Aysel, mais apparemment, elle en avait une.

Aysel, qu'il connaissait depuis le CP, avait tout. La fillette était bien habillée. Ses longs cheveux blonds étaient toujours bien tressés. Elle faisait toujours ses devoirs et recevait souvent les félicitations de sa maîtresse. Elle était la plus belle fille de la classe, et même de l'école. Mehmet ne comprenait pas pourquoi elle ne s'intéressait pas plus à lui, et cela le chagrinait. Il prétextait des questions pour lui adresser la parole, mais elle ne répondait que de « bah ! » avant de se détourner de lui.

Cette année, par chance, elle était placée juste devant lui. Il aurait plus de possibilités de lui parler. Pendant qu'il rêvassait ainsi, son voisin lui donna un coup de genou en lui disant : « dis donc, elle est tordue, ta règle ! ». Mehmet lui lança un mauvais regard et répondit : « comment ça, tordue ? ». Son camarade prit la règle dans ses mains et l'observa minutieusement. « Tordue, recourbée en son milieu. Si tu regards bien, tu verras ». Par malchance, Aysel, dont elle essayait vainement d'attirer l'attention, avait entendu cet échange. Elle se retourna et, toute excitée, demanda « Ouah, une règle tordue ? Fais voir ! ». La maîtresse vint à son secours au bon moment et rappela Aysel à l'ordre : « retourne-toi, tout le monde regarde le tableau ! »

Son camarade ne s'arrêta pas en si bon chemin : il transmit la nouvelle de la règle tordue à ses copains du dernier rang. Pendant ce temps-là, la maîtresse dessinait un triangle sur le tableau. « Regardez tous, comment s'appelle cette figure ? Qui va me répondre ? ». La plupart des filles levèrent la main. Certains garçons étaient plus impatients et, sans même lever la main, crièrent « un triangle, Madame, un triangle ! ». La maîtresse tapa sa règle sur son pupitre : « ne vous ai-je pas dit de ne pas parler sans demander la parole en levant la main ? ».

Un court silence s'ensuivit. Alors qu'elle croyait avoir la classe bien en main, des murmures lui parvinrent depuis le fond de la classe, et elle lança une menace :

« taisez-vous, sinon je fais une interrogation écrite ! ». A quoi bon une interrogation écrite le deuxième jour de l'année scolaire ? De surplus en CE2... Quand- même, cette menace fut efficace et la classe se calma.

Madame Sabahat qui était proche de la retraite essayait de maintenir l'ordre et le calme par tous les moyens acquis au long de plusieurs décennies de carrière. Après avoir fait passer le certificat à cette classe qu'elle avait prise en main au CP, elle allait prendre sa retraite et se reposer. Elle aurait pu la prendre à la fin de l'année, mais se disant qu'elle ne pouvait pas laisser tomber ces enfants avant le certificat, elle avait choisi de patienter encore deux ans et de les accompagner jusqu'au bout. Comme elle s'était fait une réputation de bonne institutrice, tous les parents essayaient de mettre leur enfant dans sa classe. Certains avaient même accepté de scolariser leur enfant un an plus tard rien que pour l'avoir dans sa classe à elle.

Elle se sentait fatiguée, désormais. Même si elle ne prêtait pas attention aux conseils de son médecin, le malaise qu'elle avait eu récemment lui avait fait peur. Ses propres enfants avaient grandi et fréquentaient l'université. En prenant de l'âge, elle avait de plus en plus du mal avec les petits. Leurs éclats de rires à tout bout de champ la mettaient hors d'elle. Elle tenta de poursuivre le cours sans trop se fatiguer la voix pour tenir le reste de la journée. « Maintenant, chacun dessinera (tracera) dans son cahier un triangle comme sur le tableau en s'aidant d'une règle. Voyons qui dessiner le triangle le plus réussi ? » Un vague d'émotion secoua la classe. Les cahiers furent ouverts, les règles apposées sur les pages blanches et les triangles tracés. Les premiers à avoir fini levèrent leur main : « Maîtresse, j'ai fini ! ».

La maîtresse répondit : « Ne vous précipitez pas, je viendrai voir quand tout le monde aura fini ». Ceux qui n'avaient pas de règle attendaient avec impatience que leurs camarades aient fini leur travail. Mehmet aussi plaça sa règle sur une page blanche de son cahier et traça avec application son triangle. Puis il le compara avec celui du tableau noir. Le triangle était parfait.

Son voisin regarda sur son cahier et dit : « mais il est bizarre, ton triangle ! ».

« Pourquoi ? C'est le même que celui du tableau. »

« Mais non, ta règle est tordue en son milieu, et ton triangle est bedonnant. »

Manque de pot, Aysel avait entendu cette phrase.

« Oh, tu as dessiné un triangle bedonnant ? Fais voir... »

Mehmet était bien ennuyé. Il tenta de cacher son cahier, ce qui agaça Aysel, qui dit : « bon, si c'est comme ça, garde-le, ton cahier » avant de se détourner de lui. Il ne savait plus s'il fallait montrer ou cacher son cahier. Son voisin transmit la nouvelle au réseau de copains du fond de la classe, et le chahut reprit. La maîtresse essayait de comprendre ce qui se passait, et un des enfants lui cria : « Madame, la règle de Mehmet est tordue et son triangle est bedonnant ».

La classe entière s'esclaffa. Certains se levèrent et s'approchèrent de son banc pour voir son triangle bedonnant. Mehmet s'abattit sur son cahier pour le protéger, mais quelqu'un réussit à dérober le double-décimètre et le montrer à tous. « Regardez, cette règle est tordue ! ». Mehmet, furieux, se leva et arracha son bien des mains de l'enfant avant de se rasseoir. On entendit la maîtresse de nouveau : « tout le monde à sa place ! Sinon vous serez privés de récréation ! ». Cette menace opéra et la classe se calma. Puis elle vint à côté de Mehmet et lui dit : « montre-moi ta règle ». La règle était à présent cachée sous le tablier. « Allez, montre-moi donc cette règle ! ». Mehmet fut obligé de sortir la règle de sous son tablier et la lui donna. La maîtresse l'examina : « le milieu de cette règle correspond à un nœud de la planche, c'est pourquoi la règle est tordue, retourne là où tu l'as achetée pour qu'on te l'échange. » Puis, en élevant la voix pour que tous l'entendent, elle dit : « on ne peut tracer une droite avec une règle tordue ». Tous devaient connaître cette vérité incontournable. Soudain, une chose lui vint à l'esprit : « écrivez tous votre prénom sur votre règle, il ne faut pas qu'elles se mélangent, elles se ressemblent toutes. Mehmet jeta un regard en coin à son voisin : il était en train d'écrire son prénom avec application sur sa règle. Mehmet allait l'imiter, mais son camarade lui dit : « ce n'est pas la peine que tu écrives ton prénom ».

« Pourquoi donc ? »

« Mais, tout le monde le sait, elle est tordue, elle ne risque pas d'être confondue ! ». Cette parole fit mal à Mehmet. Il voulut marquer sa règle quand-même, mais voyant les autres qui ricanèrent, il laissa tomber.

Aussitôt que la cloche sonna, la classe se déversa dans le couloir. Mehmet resta à sa place. Il n'avait pas envie de sortir à la dernière récré du jour. Quand il fut persuadé que tout le monde était sorti, y compris la maîtresse, il prit sa règle dans ses mains et l'examina avec attention. Elle était vraiment tordue. Elle n'avait pas d'autre défaut, elle était simplement un peu tordue en son milieu. Comment cela avait-il pu lui échapper ? Soudain, la règle lui fut arrachée des mains. Ali, l'élève le plus turbulent de la classe, s'en était emparé et sortit par la porte en courant. Mehmet n'avait pas vu qu'il était encore dans la classe avec lui. Il se lança à sa poursuite. Il le rattrapa en haut de l'escalier, mais Ali lança la règle à Irfan qui se trouvait en bas des marches. Irfan attrapa la règle et sortit dans le jardin en courant. Mehmet, en détalant les marches de l'escalier, entendit Irfan crier à ses acolytes : « regardez, elle est là, la règle tordue ! »

Aussitôt dehors, les autres gamins l'entourèrent. Mehmet criait « Hé ! Rendez-moi ma règle ! ». Personne ne semblait lui prêter attention. Un des enfants lança : « on joue à attrape-qui-peut ? » Cette idée plut aux autres. Pendant un temps, ils se lancèrent mutuellement la règle et firent courir Mehmet en vain. Puis, un d'entre eux jeta la règle par terre et donna un coup de pied dedans. Les autres l'imitèrent, comme s'il s'agissait d'un ballon. Ce nouveau jeu était bien plus drôle que le précédent.

La cloche annonça la fin de la récréation et les enfants retournèrent en classe. Qu'est-ce qu'ils s'étaient bien amusés ! Mehmet retrouva sa règle par terre et l'examina. Elle était tout rayée et boueuse. En montant l'escalier, il fut saisi d'une envie de pleurer.

Il arriva à la porte de la classe. Il devait être en retard, car l'instituteur était là, et tout le monde était assis. La dernière heure de la journée allait commencer. Il regarda dans la classe. Soudain, il ne put retenir sa haine et cria : « Salauds ! » de toute sa force. Il lança la règle vers la classe, au hasard. La règle qui avait jailli de sa

main était allée s'écraser contre le mur du fond, et tomba au sol. Heureusement, personne n'avait été touché. L'instituteur et les enfants le regardèrent avec effarement. Comment lui, Mehmet, un des enfants les plus sages de la classe, avait-il pu faire cela ?

L'instituteur, qui s'était rapidement remis de sa surprise, lui cria : « Ne refais jamais une chose pareille, tu es puni ! Tu vas attendre dehors, devant la porte de la classe, jusqu'à la fin du cours ! ».

Quand la cloche sonna enfin, Mehmet fut le seul à ne pas s'en réjouir. Après avoir passé l'heure dans le couloir, il était obligé d'attendre la sortie de tous les autres avant d'aller récupérer son cartable. Les enfants, contents de sortir de classe, passaient devant lui en ricanant. Ce qu'il eut le plus de mal à encaisser, ce fut le fait qu'Aysel lui tira la langue. La règle qui avait été posée sur son pupitre était à présent impossible à rendre au commerçant, tellement elle était rayée et sale. Il n'avait même pas envie de la ranger dans son cartable. Il saisit le cartable d'une main, la règle de l'autre, et se mit à marcher dans le sens opposé à son chemin habituel de retour. Il marchait d'un pas distrait, et se retrouva involontairement sur la grande rue. Ses pieds l'avaient mené jusque-là. Il devait faire demi-tour et rentrer chez lui. Sa mère allait s'inquiéter et pourrait même partir à sa recherche. Il regarda un moment les voitures et les minibus qui sillonnaient l'avenue. Il lança son double-décimètre au milieu de la rue, fit demi-tour et se dirigea vers chez lui.

\* \* \*

La règle couchée au milieu de la chaussée était à la fois perturbée et triste. Ce qui lui était arrivé au cours des dernières heures était loin de tout entendement. Alors qu'hier seulement, elle était si contente en attendant d'être vendue sur le comptoir. Pendant un moment, personne n'en avait voulu, les clients qui la prenaient en main la reposaient après un bref coup d'œil. Elle avait eu peur d'être jugée invendable, mais elle s'était bien réjouie quand ce garçon l'avait achetée.

Le lendemain, en se préparant pour partir en classe, il l'avait caressée et soigneusement rangée dans son cartable. Quand elle avait eu l'impression que le plumier était jaloux d'elle, elle avait essayé de faire un sourire avec ses lèvres inexistantes pour le consoler...

Quand elle avait été sortie du cartable, elle avait compris qu'elle était dans la classe, et son émotion était montée à son paroxysme. Et ce qu'elle avait ressenti quand elle avait tracé sa première ligne ? Son cœur inexistant avait failli s'arrêter. Quand le crayon l'avait frôlée, sa mine avait noirci son rebord, et même il lui avait fait un peu mal, mais elle n'avait pas pipé mot. Elle s'était donné du mal pour que le triangle fût régulier, mais qu'avaient dit les autres élèves ? « Bedonnant », qu'ils avaient dit. « Et alors, avait-elle pensé, est-ce un défaut que d'être bedonnant ? » mais là aussi, elle n'avait rien dit.

L'enfant ne l'avait pas marquée de son prénom, non plus. Pourtant, elle aurait porté ce prénom avec fierté et de plus, elle avait peur d'être confondue avec les autres règles. Mais elle ne savait pas encore qu'il existait bien d'autres choses effrayantes...

Elle avait reçu des coups de pieds, roulé dans la gadoue, heurté le mur de la classe. La maîtresse non plus ne l'avait pas appréciée. « On ne peut tracer une droite avec une règle tordue ! », avait-elle dit...

Tous l'avaient traitée de « tordue ! ». Elle ne savait toujours pas ce que cela voulait dire, mais apparemment, ça représentait une faute impardonnable pour une règle.

Soudain, elle se sentit soulevée du sol. Elle fut prise d'un espoir. L'enfant devait avoir été pris d'un regret et être revenu sur ses pas. Son cœur inexistant battait la chamade.

Il entendit la voix d'une fillette : « regarde, Maman, j'ai trouvé une règle ».

Elle regarda autour d'elle avec ses yeux inexistantes pour comprendre ce qui se passait. A travers la boue qui la couvrait, elle vit tant bien que mal qu'elle était dans les mains d'une petite fille. Sa mère qui se tenait près d'elle lui dit : « jette-la, regarde comme elle est sale, je t'en achèterai une neuve ».

Sur ce, la fillette la jeta à nouveau par terre. Sa mère continuait : « ne reste pas au milieu de la rue, dépêche-toi, on va traverser, le minibus arrive ».

Oui, à présent, elle était sale. Tordue et sale. Elle se sentit malheureuse. De ses yeux inexistantes, elle versa quelques larmes sèches.

« Je voudrais mourir », pensa-t-elle de son for intérieur inexistant. Quand elle vit l'énorme roue du minibus qui se dirigeait sur elle, elle regretta ce qu'elle venait de penser, mais il était trop tard.

\* \* \*

Le bruit sec qui parvint aux oreilles de Djémal par la fenêtre entr'ouverte l'inquiéta. Son dernier passager venait de descendre. Il ne voulait pas qu'il lui arrive un malheur juste avant qu'il ne rende ce véhicule qui ne lui appartenait pas. Il se rabattit sur la droite et arrêta le minibus. Il ouvrit la portière et sauta dans la rue. Il faisait encore jour. D'abord, il vérifia les pneus. Sa hantise était de rouler sur une planche avec un clou et se retrouver avec une crevaison. Cela pouvait retarder considérablement son retour, et le départ du chauffeur suivant pour la prochaine tournée. Le propriétaire du minibus avait pris de l'âge et ne conduisait plus lui-même. Il mettait son véhicule en exploitation auprès de différents chauffeurs en alternance. Il était particulièrement pointilleux sur la ponctualité.

Les pneus avaient l'air sains. « Qu'ai-je donc écrasé ? » se demanda-t-il en revenant sur ses pas. D'après le bruit que cela avait produit, il était facile de deviner qu'il avait roulé sur une planche. Il promena son regard par terre, et vit une règle cassée en deux. « Bon, finalement, ce n'était qu'une règle, il n'y a pas de clou dans une règle » pensa-t-il rassuré. Il était sur le point de remonter dans le véhicule quand il se ravisa et voulut revoir la règle de près.

Les morceaux étaient couverts de boue. En regardant bien, il remarqua que la règle était coupée en deux en son milieu. Il la reprit en main et la regarda attentivement. Il revint vers la voiture, prit une bouteille d'eau minérale sous le

siège du conducteur, et rinça la boue avec un peu d'eau. Avec un vieux chiffon, il essuya les deux planchettes. Elles avaient l'air pas mal, comme ça. Le double-décimètre était cassé en deux exactement en son milieu, au milieu du nombre dix. L'un était sur la moitié gauche, le zéro sur l'autre moitié. C'était comme s'il tenait deux règles d'un décimètre chacune. Il eut une idée lumineuse.

Il reconduisit le véhicule chez son propriétaire et le salua jusqu'au lendemain matin. Sur le chemin de la maison, il fit une halte chez l'ébéniste. Le compagnon de ce dernier était du même village que lui.

« Oh, voilà Djémal le Chauffeur ! Comment vas-tu ? » lui lança le compagnon.

« Dieu merci, ça va. Toi aussi, j'espère ? »

« Dieu merci, nous aussi, quel vent t'amène ? »

Djémal sortit les morceaux de la règle brisée de sa poche.

« Si on les rabote un peu, tu crois qu'on peut les récupérer ? »

Le compagnon les examina et lui dit : « pourquoi pas ? »

Il coinça les moitiés dans un étau, et rectifia les deux bouts. Il perça un trou dans la moitié droite pour la faire ressembler à celle de gauche. Puis les ponça toutes les deux. Avec un pinceau fin et de la peinture blanche, il maquilla les endroits endommagés. Il réécrivit le nombre « dix » de la moitié gauche avec un stylo à pointe de feutre très fine. Sur la moitié droite, il maquilla tous les « un » des dizaines et compléta ce qui manquait avec son stylo feutre. Enfin, il appliqua une fine couche de vernis qu'il sécha avec un sèche-cheveux. Il venait de créer deux nouvelles règles d'un décimètre chacune.

Djémal le remercia et fourra les deux règles dans sa poche. Au moment où il devait ressortir, un des apprentis vint apporter des verres de thé...

« On vient de la faire infuser, prends-en, Djémal ! »

En sirotant le thé, le compagnon et lui parlèrent du pays, de leurs jours d'enfance et de leurs souvenirs. Une fois le thé bu et les sujets épuisés, il souhaita bonne soirée et sortit de l'échoppe. Il s'arrêta à la boulangerie qui était sur son chemin et acheta un pain. Il se réjouissait de retrouver sa femme et ses enfants.

Aussitôt revenu du service militaire, il s'était marié, puis était parti vivre dans cette ville avec sa femme. Après des débuts difficiles, il s'en était sorti. Six ans plus tôt jour pour jour, Dieu leur avait donné des jumeaux. Leur situation s'était bien améliorée quand il avait trouvé un poste de gardien dans un immeuble de huit appartements. Le jour, il gagnait un complément avec ce boulot de chauffeur de minibus, et sa femme assurait le poste de gardien. Le soir, il faisait le ménage et les petits dépannages de l'immeuble. Ils en vivaient correctement, et s'étaient même acheté un téléviseur deux ans plus tôt.

Aussitôt la porte ouverte, il ôta ses chaussures, car il savait ce qui l'attendait. Ses deux filles plus adorables l'une que l'autre vinrent s'enlacer autour de ses jambes. Chacune montait sur un des pieds de leur père et voulait qu'il marche comme cela.

Son plus grand plaisir en rentrant chez lui, c'était de marcher un certain temps dans la maison avec, sur chacun de ses pieds, une de ses filles. Le cris qu'elles poussaient lui donnaient un plaisir infini.

Elles allaient fêter leur sixième anniversaire. Les locataires de l'immeuble avaient apporté dès le matin divers cadeaux, mais elles préférèrent de loin les règles que leur père leur offrit. La fille aînée d'un voisin leur avait appris comment les marquer de leur prénom. Elles ont écrit chacune son prénom dessus, puis s'en servirent pour tracer des droites sur leur cahier.

Les deux règles jumelles nées du double-décimètre tordu étaient heureuses...

FIN